Juillet-Août 1926 27e Année. — N° 1

BULLETIN

DE LA

Société d'Etudes Psychiques

DE NANCY

SOMMAIRE :

Prix du numéro : 1 franc

ABONNEMENTS { France et Colonies........ **5** fr. par an.
Etranger................ **6** fr. —

Le Bulletin paraît tous les deux mois

SIÈGE SOCIAL :
chez le Président honoraire, M. A. THOMAS
25, rue du Faubourg-Saint-Jean, NANCY

IMPRIMERIE NANCÉIENNE
RUE DE LA PÉPINIÈRE, 15, NANCY

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE NANCY

Fondée le 27 Septembre 1900

Docteur LIÉBEAULT †, *Président d'honneur.*
Docteur A. HAAS †, *Président honoraire.*
M. le Colonel COLLET †, *Président honoraire.*
M. Julien CORDIER †, *Vice-Président honoraire.*
Docteur PAPUS †, *Membre d'honneur.*
M. Gabriel DELANNE †, *Membre d'honneur.*
M. Léon DENIS, *Membre d'honneur.*

COMITÉ DE DIRECTION

Président honoraire: M. A. THOMAS, ✱, ✿, ❀, ancien industriel.
Président: M. E. MILLERY, ingénieur-chimiste, I. C. N.
Secrétaire: M. WESTERMANN, ingénieur-chimiste, I. C. N.
Trésorier-Bibliothécaire: M. M. BEY, mécanographe.
Trésorier-adjoint: M. JACQUIN.
Membres: MM. A. MARCOT, pharmacien.
— J. M., ingénieur des Arts et Manufactures.
— L. CÉZARD, avocat, docteur en droit.
— le Docteur G. B.
— GOUTIÈRE-VERNOLLE, I ✿, avocat.

BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque est ouverte tous les Samedis, de 2 heures à 4 heures, rue des Ponts, 54.

AVIS. — *Les communications intéressant la Société doivent être adressées à M. le Président honoraire, rue du Faubourg-Saint-Jean, 25.*

TRAVAUX ORIGINAUX

Au Seuil du Mystère [1]

« Mesdames, Messieurs,

« Dans les sanctuaires de cette antique Egypte que l'on peut, d'après la tradition, considérer comme une colonie de la mystérieuse Atlantide dont parle Platon dans son *Critias*, et que naguère le fantaisiste, mais talentueux romancier Pierre Benoît a remis à l'ordre du jour, l'Initié venait de subir l'ultime épreuve.

« Il avait vaincu les attaques des quatre éléments : la terre, l'eau, l'air, le feu. Il avait compris que les dangers courus n'étaient qu'illusoires, à l'encontre de ce que peuvent penser de modernes auteurs trop épris de romantisme. Il avait, sur ces épreuves, longuement discuté avec l'un des hiérophantes du sanctuaire. Entraîné depuis des années, il avait repoussé les sollicitations de la chair et, face à face avec cette énigmatique et terrible figure qu'évoque le Glyndon de B. Litton, dans son *Zanoni*, il lui avait répondu, en lui présentant l'épée magique : « Non, tu n'es pas la sagesse des siècles sans nombre; non, je ne suis pas ton amant mortel, je dédaigne même d'être ton maître, je ne te connais pas », et il avait écarté l'Ombre épouvantable.

« A ce moment, où, radieux, le nouvel initié allait entrer dans la Voie, l'un de ceux qui l'avaient fait pénétrer dans le secret des plus mystérieux arcanes, furtivement, comme un voleur de nuit, passait rapidement près de lui, chuchotant ces mots effroyables : « Osiris est un Dieu noir ».

« Cette parole insidieuse et blasphématoire s'incrustait dans son cerveau et, pendant les longs jours de sa retraite, l'initié était laissé en proie à ce monstre jusqu'alors ignoré, qui évoquait, devant ses yeux, le ricanement énigmatique du gardien du seuil : le Doute. Il en devait ressortir vainqueur ou vaincu.

« Mesdames et Messieurs, les hypogées mystérieuses n'existent plus qu'à l'état de souvenir, mais, pour qui pense, pour qui croit, l'épreuve suprême est toujours présente, vivant d'une

(1) Résumé de la conférence faite par M. Pierre Borderieux, à la séance publique du 21 mars 1926.

vie monstrueuse. Le doute est la pierre d'achoppement de l'esprit moderne; on le rencontre à chaque pas dans la voix de ceux qui enseignent, sous la plume de ceux qui instruisent.

« Si l'initié dont je vous parlais dans cet exorde arrivait à vaincre ce monstre, c'est qu'en dehors de son expérience personnelle, il avait le raisonnement qui est attribut du cerveau, et autre chose qui ressortit à une conception métaphysique plus haute, mais non moins sûre, faite toute d'induction et supérieure à la connaissance : la Foi.

« C'est en vous parlant de ces deux antagonistes : le Doute et la Foi, que j'aborderai avec vous l'étude de ce que l'on a nommé le Mystère.

« Depuis bientôt trois siècles, l'humanité s'est, j'ose dire, colletée avec le mystère. Les dogmes ne lui ont pas suffi. Il lui a fallu substituer à leurs affirmations le raisonnement philosophique et l'expérience scientifique; on a voulu définir et prouver Dieu, ainsi que bien d'autres choses. Et les philosophies, les philosophes se sont succédés, chacun apportant une pierre pour l'édifice du rationalisme humain.

« Or, ne trouvez-vous pas que tous ces philosophes ont été mauvais ouvriers et détestables architectes ? Chacun voulait bâtir; mais, comme les amis de Socrate, chacun censurait l'ouvrage de son devancier et apportait des matériaux si hétéroclites qu'un monument construit avec ces apports disparates eut été une monstruosité architecturale. »

M. Borderieux montre que toutes les formules apportées, tantôt au nom de la raison pure, tantôt de la philosophie, tantôt de la science, n'ont rien éclairé. On nous a dit : « Lisez, expérimentez », et ni la lecture, ni l'expérience, pleine d'embûches et de désillusions, n'ont satisfait les chercheurs.

Et il en donne un exemple typique en Mæterlinck, dont le dernier ouvrage, le *Grand Secret*, révèle le doute dans lequel il est resté.

Il nous faut donc regarder le mystère en face. Et encore, pour nous limiter simplement au mystère psychique, c'est-à-dire à ce qui regarde l'âme humaine, son origine et son devenir, que de théories contradictoires, que de paroles, que d'écrits !

Vous avez assisté à des phénomènes troublants; avez-vous acquis une inébranlable certitude, à la fois scientifique, philosophique et mystique ?

Doit-on avoir recours à la science pure, au raisonnement philosophique ou à la foi ? Ni à l'un, ni à l'autre, et à tous à la fois...

Il faut surtout nous garder de vouloir à tout prix anthropomorphiser le mystère. Il faut voir plus grand et plus haut. Il faut apporter à cette étude un esprit frais, débarrassé des contingences et des inquiétudes du moment.

Et, comme exemple des difficultés de ces études, le conférencier montre la personnalité humaine, la personnalité, énigme effrayante, résumant toutes les possibilités, qu'on confond trop souvent avec une de ses chétives manifestations : l'Individualité. Individualité qui n'a d'existence qu'un moment, et combien y a-t-il en nous d'individualités diverses ! Entité protéiforme que nous nommons prétentieusement MOI, et dont souvent nous ne sommes que les pantins.

M. Borderieux cite, à ce sujet : « « Les Tables tournantes de Jersey », disant comment Victor Hugo obtint des communications en prose et en vers d'une élévation morale supérieure. Il lit quelques-unes de ces superbes poésies et conclut : « N'est-ce pas sublime, mais n'est-ce pas aussi du Hugo, du pur Hugo, quoique le maître fut souvent absent au moment des communications ? Qui dira dans quel plan le poète allait puiser les pensées qu'il cristallisait dans notre langage poétique et jusqu'où pouvait aller son rayonnement ?

« En dehors de ces manifestations singulières, l'inspiration n'est-elle pas une communication divine de l'individualité avec les plans supérieurs où se tient la personnalité ? Cet état de fureur, comme le nommait Aristote, que connaissent le poète, le peintre, le compositeur, est une preuve que l'humain, enchaîné par la matière, peut encore puiser dans l'infini les matériaux, si j'ose employer un tel mot pour une telle chose, que son savoir, sa mémoire eussent été incapables de lui dicter. »

Et M. Borderieux nous lit encore un magnifique poème, *La Délivrance*, dû à l'inspiration occulte, dont l'auteur occasionnel est lui-même poète, mais de manière différente.

M. Borderieux veut encore, en terminant, nous parler de trois êtres qui lui furent chers au point de vue études et amitiés : Camille Flammarion, Gabriel Delanne et Sédir.

« Parler d'eux, dit-il, sera pour moi plus qu'un devoir,

ce sera la consécration de cette causerie, car ces trois êtres résument, à mon avis, les tendances particulières sur ce qui peut toucher au mystère.

«Camille Flammarion fut, aussi bien à la fin du XIXe siècle qu'au commencement du XXe, l'hiérophante de l'étude du mystère, basée sur des théories scientifiques peu connues à son époque, théories qu'il sut imposer par, non seulement son autorité de savant, mais aussi par la poésie qui remplit ses œuvres. On a dit de lui, ignorant ses immenses travaux : « C'est un vulgarisateur », donnant à ce mot un sens péjoratif.

«Lui-même regimbait à l'énoncé de ce titre. Pourquoi ? Est-il un honneur plus grand que d'intéresser le *vulgum pecus*, le troupeau innombrable des indifférents aux choses du ciel ? Obliger l'homme, qui concentre ses forces et ses possibilités intellectuelles aux jeux de l'intérêt ou de la politique, à lever les yeux vers l'infini étoilé et lui apprendre que là-haut, bien loin, sont des mondes qui vivent et vibrent dans le concert merveilleux des astres; est-ce faire preuve de vulgarité ? Non, C. Flammarion sut dépenser pour tous ceux qui regardent, tous ceux qui espèrent et croient, les trésors d'une science à laquelle s'alliait une poésie simple, enthousiaste, faite de certitude et de flamboyant espoir. Le premier, il a su voir dans les mondes autre chose que des prétextes à équations. Il a compris l'esprit, tout en connaissant la lettre. L'infini de l'espace ne lui suffisait pas; il voulut sonder l'infini de l'âme; de là ses études qui, malgré quelques imperfections, resteront et serviront de modèles à ceux qui suivent ou suivront sa voie.

«Il est mort, face à cette nature qu'il aimait tant, devant le panorama que l'on découvre de son cher château de Juvisy. La veille de la mort du docteur Geley, il me faisait admirer ce magnifique horizon de verdure, que coupe comme un trait d'argent la Seine. Il connaissait chaque arbre et savait par avance lequel d'entre eux laisserait éclater ses bourgeons; lequel, le premier, se dépouillerait de ses feuilles. Rien de ce qui l'entourait ne le laissait indifférent et, dans ce village, si près de Paris, qui avait donné à l'une de ses rues le nom de l'astronome, il aimait à questionner l'un et l'autre, faisant son profit de la réflexion du rude tâcheron, autant que de la déduction de son confrère le plus savant. Un jour de juin,

avant de puiser dans le trésor inestimable de sa bibliothèque, de ses fiches et de ses notes, il voulut contempler une fois de plus l'horizon merveilleux. Sa femme était près de lui, classant des documents. Soudain, il recula.

« — Qu'as-tu, mon ami, s'écria sa compagne ?

« — Mon cœur, fit le maître. Et il tomba à la renverse. Cette grande âme, voyageant comme Lumen sur un rayon de soleil de juin, s'était évadée vers l'infini.

« Flammarion laisse plus qu'un nom, plus qu'une œuvre. Il est le prototype du savant unissant à la sécheresse de la science exacte la divine poésie qui donne à la pensée des ailes et sanctifie la rude réalité. Il faut, de temps à autre, des génies comme Molière, Galilée et Flammarion, pour secouer l'humanité de sa torpeur. On les emprisonne ou on les raille, ils finissent par s'imposer mieux ; ils sont les germes de la pensée qu'ils ont fait s'éveiller vers des horizons jusqu'alors insoupçonnés.

« Gabriel Delanne n'est pas un inconnu pour vous, Mesdames et Messieurs. Ce fût, pendant près d'un demi-siècle, le défenseur ardent d'une idée, d'une forme du spiritualisme qu'il eût voulu voir plus grande et plus haute : le spiritisme.

« Delanne était un convaincu. Un jour que nous discutions sur le mystère, sur les attaques auxquelles nos recherches sont en butte, sur mes doutes personnels, je le vois levant ses yeux morts à la lumière et s'écriant : « Mon Dieu, si je pouvais leur donner un grain de ma certitude ! »

« Celui-là aussi avait lutté avec le mystère. La foi spirite lui avait apporté une certitude que je lui enviais. Il a eu la fin la plus belle que l'on puisse concevoir : celle d'un croyant.

« Avec Sédir, nous abordons un point plus abstrait du mystère. Savant, érudit, il avait étudié tous les systèmes, expérimenté tout ce qui, en ce domaine, est expérimentable, connu tous les penseurs, les rêveurs et les fous qui, comme je vous le disais dans ma dernière causerie, marquèrent la fin du XIXe siècle.

« Sa certitude, il l'avait depuis longtemps, depuis ces soirées de 1902 à 1905, pendant lesquelles se réunissaient chez lui, sur les hauteurs de Montmartre, l'élite de ceux qui, demain, devaient répandre la pensée. Le Christ lui apparut comme la plus grande figure devant laquelle puisse s'incliner l'homme,

et son rôle fut de semer autour de lui les préceptes d'amour et de charité du Nazaréen. Son œuvre, *Les Amitiés spirituelles*, va, grandissant, groupant tous ceux qui, comme je vous le disais tout à l'heure, mettent la personnalité humaine avant l'individualité, reliant, par le fil d'or de la charité, les membres de la grande confrérie humaine, que divise trop souvent la jalousie, l'amour du lucre et l'orgueil.

«Ces trois figures que je viens d'évoquer, Mesdames et Messieurs, condensent et résument assez bien ce que l'on peut imaginer des chercheurs du mystère. Flammarion, c'est le scientifique, dénudant les chiffres de leur aridité et faisant servir la poésie à la cause de la science. Delanne, c'est l'esprit froid, mathématique, groupant les faits pour défendre une philosophie qui lui semble réunir les garanties de vérité. Sédir, c'est le mystique qui, vivant dans l'abstrait et la spéculation, sait réaliser ces cogitations autrement que par des paroles ou des écrits, mais par des actes de charité, physique ou morale. Voilà, n'est-il pas vrai, trois aspects différents, mais caractéristiques, de pionniers du mystère.

«Mais, me direz-vous, nous, les anxieux, les errants, qui n'avons pas le bonheur de posséder la divine intuition d'un Flammarion, la science d'un Delanne, la foi d'un Sédir; où irons-nous, que ferons-nous devant le sphynx qui dresse son énigmatique stature devant nos questions, nos angoisses, nos espoirs souvent trompés ?

« Ce que vous ferez ? Voici. Vous suivrez simplement la voie où le destin vous a engagés. Avec Flammarion, vous saurez unir l'aridité de la science avec les superbes intuitions de la poésie. Avec Delanne, vous classerez, cataloguerez les faits et les comparerez entre eux, pour en tirer une conclusion philosophique. Avec Sédir, vous vous abandonnerez à cette volonté supérieure qui régit les hommes et les mondes, tout en agissant pour le plus grand bien de vos proches, amis ou ennemis. Avec les autres membres de cette Société, vous continuerez votre œuvre scientifique et moralisatrice. Vous lirez beaucoup pour savoir, mais ne rechercherez pas l'ultime vérité dans les livres. Vous expérimenterez pour connaître, mais ne serez pas orgueilleux de ce savoir. On vous raillera, disant : « A quoi bon ces études, nous sommes ici-bas pour vivre notre vie ». D'autres ajouteront : « Pensez à votre salut ».

D'autres enfin, plus proches de vous, répèteront : « Pensez à votre évolution ». Laissez-moi, pour terminer, vous dire ceci :

« Si vous avez abordé ces études sans passion, rien qu'avec le désir de savoir, de connaître, un fait banal, une lecture simple en apparence, une rencontre fortuite vous donneront la certitude et vous feront communier avec le mystère.

« L'an dernier, je vous disais : « Je vous ai ouvert mon laboratoire, laissez-moi tenir closes les portes de mon oratoire ». Aujourd'hui, je vous ai ouvert toutes grandes ces portes. Je laisse à votre méditation ces deux maximes : la connaissance doit, en tout cas, s'appuyer sur la science et se compléter par l'intuition ; et cette autre : quelles que soient nos opinions philosophiques ou religieuses, souvenons-nous que nous ne sommes pas ici-bas pour faire notre salut ou notre évolution, mais bien pour aider au salut et à l'évolution des autres. »

NÉCROLOGIE

Emile COUÉ

La Société d'Etudes psychiques de Nancy vient de perdre un de ses membres les plus éminents, Emile Coué, qui faisait partie de son Comité de direction, et dont la renommée était mondiale. Le 5 juillet 1926, une nombreuse assistance se réunissait à l'église Notre-Dame-de-Lourdes, à Nancy, pour rendre un suprême hommage au regretté disparu. Car ce n'était pas à lui que pouvait s'appliquer le proverbe populaire : « Nul n'est prophète en son pays », et bien des Nancéiens savaient le chemin de l'accueillante maison, dont le maître souriant semblait commander au mal et à la douleur humaine. Bien des Nancéiens, bien d'autres Français aussi, et tant et tant d'étrangers s'y coudoyaient, pour venir lui demander un soulagement qu'il *donnait* généreusement à tous. Il interrogeait amicalement ses malades, avec parfois une pointe d'ironie, et de cette confession publique de maux communs, il se servait gaiement pour préparer une ambiance d'optimisme fraternel, qui renforçait encore sans doute

l'action de l'autosuggestion individuelle. Et c'était bien la *Méthode Coué*, expression devenue populaire; c'était bien une méthode *à lui*, à laquelle il était arrivé par l'étude des travaux de la première Ecole de Nancy d'abord, enrichie de toutes ses observations particulières, complétée ensuite par une intuition remarquable des réactions mystérieuses du subconscient.

M. Coué était d'origine modeste et il aimait à rappeler lui-même que son père était employé subalterne au chemin de fer. Il naquit à Troyes, en 1857. Il fit ses études à Nogent-sur-Seine et à Troyes jusqu'au baccalauréat ès lettres, puis prépara seul son baccalauréat ès sciences, car ses goûts personnels le portaient vers l'étude de la chimie. M. Charles Beaudouin, professeur à l'Université de Genève, a écrit, pour la revue *Vers l'Unité*, un article sur Emile Coué où il fait la très curieuse remarque suivante, que nous lui demandons la permission de citer:

« Adolescent, dit M. Ch. Beaudouin, M. Coué avait décidé de se vouer à la chimie, mais les nécessités de l'existence mirent leur veto; il s'agissait de gagner sa vie, le père le rappela au fils; on sent ici une lutte entre la vocation scientifique et les exigences matérielles, lutte qui se termina par un compromis assez inattendu: le père décida le fils à faire... de la pharmacie, ce qui est, en effet, une manière de chimie utilitaire. Mais cette chimie-là ne pouvait pleinement satisfaire le chercheur. Nous assistons alors à un exemple de « *dérivation* » ou de « *compensation* », fait pour réjouir un psychanalyste. Nous nous représentons le jeune homme, dans le laboratoire de sa boutique, à Troyes, chimiste en velléité, pharmacien en réalité, comprenant que tout lui manque pour devenir un vrai chimiste — études spéciales, matériel d'expériences — et se tournant alors d'instinct vers une autre chimie qui n'exige pas de matériel coûteux, et dont chacun porte avec lui un laboratoire: la chimie des pensées et des actes humains. Il y a chez M. Coué du chimiste « rentré » qui est ressorti psychologue. Il est bon de savoir cela pour comprendre un des caractères de sa psychologie; elle est atomique, à l'ancienne mode; elle se représente les réalités mentales comme des choses matérielles, solides, qui se juxtaposent, s'opposent, se superposent à la

façon de corps ou d'atomes. Quand il nous parle d'une « idée », de l' « imagination » ou de la « volonté », il en parle comme s'il s'agissait de corps simples, de combinaisons, de réactions. Il reste étranger à tout un courant psychologique de son temps, à cette notion de continuité introduite par James et Bergson... »

En 1885, Coué a vingt-huit ans; il fait alors la rencontre qui devait décider de sa vie, c'est-à-dire la rencontre de Liébault. Il assiste à quelques-unes de ses expériences, puis il se met à étudier lui-même et à pratiquer la suggestion hypnotique. C'était alors la période héroïque de l'Ecole de Nancy, dont les idées se répandaient dans le monde, ardemment discutées, et quelquefois même âprement combattues, comme il arrive à toutes les idées nouvelles. Mais de ces discussions mêmes naissaient des idées encore, et Coué a raconté lui-même que, dans une brochure américaine, fort indigeste du reste, disait-il, il trouva des indications d'expériences qui le mirent sur la trace d'une méthode qu'il cherchait pour coordonner les expériences de Liébault.

A ce moment, Coué fait encore de l'hypnose; mais les résultats de ses observations personnelles vont peu à peu l'amener à la suppression de l'hypnose même. Car il était un observateur profond et pénétrant. Les faits d'observation courante et d'apparence tout ordinaire l'avaient fait méditer, réfléchir et comparer. Depuis longtemps, dans la pratique de sa profession de pharmacien, il avait vu des résultats bien différents du même remède, suivant la manière dont tel ou tel client l'acceptait, suivant qu'il croyait plus ou moins tout ce que lui en disait de bon le vendeur; en un mot, suivant qu'il *s'imaginait* plus ou moins fortement que ce remède allait le guérir. Et voilà l'idée qui se développe, qui ouvre soudain à Coué ses vues personnelles sur le rôle et la force de l'imagination, et sur la victoire certaine de celle-ci chaque fois qu'elle sera en conflit avec la volonté. Voilà l'idée essentielle de Coué, la loi qu'il a découverte et que Ch. Beaudouin a appelé la *Loi de l'effort converti.*

C'est la loi mécanique qui régit les rapports du conscient et du subconscient. C'est la loi simpliste que Coué développa si joliment, que notre subconscient, chargé de notre vie végétative, est un être très crédule, et qu'il suffit de lui persuader, en le lui répétant avec persistance, que tout va de

mieux en mieux pour qu'il le fasse aller ainsi en effet. Et qui ne se souvient de l'exemple typique que citait Coué, que nous pouvons passer très facilement sur une planche étroite posée sur le sol, tandis que cela nous serait impossible à quelques mètres de hauteur. Pourquoi ? Parce que notre *imagination* nous dit: « Tu vas tomber! », malgré tous les efforts de notre *volonté* criant: « Je veux passer! »

Ceci a été parfois mal compris, et tout dernièrement encore, dans un article nécrologique paru dans un journal parisien, on pouvait lire exactement le contraire: ... « Coué... apôtre de la volonté... Educateur patient de l'énergie, il luttait contre l'imagination qui domine, amplifie les souffrances physiques, crée des phantasmes et les névroses... »

Coué se défendait de guérir, et le docteur Basse le rappelait dans le discours qu'il prononça aux obsèques:

« Coué n'avait rien d'un guérisseur. Il l'affirmait lui-même avec beaucoup d'insistance. Au contraire, il se défendait expressément auprès de ses auditeurs d'avoir aucun pouvoir spécial sur eux, ni de les guérir par une action personnelle. » Ce n'est pas moi qui vous guéris, avait-il coutume de répéter. Je vous apprends à vous guérir en utilisant pour votre plus grand bien une force extrêmement puissante et dangereuse à la fois, que nous avons tous en nous, et dont nous nous servons le plus souvent mal, par ignorance et pour nous nuire; cette force, c'est celle de l'idée, de l'imagination, c'est, en un mot, l'auto-suggestion.

Des discours furent prononcés au cimetière par M. Philippe Remy, administrateur de l'Institut Coué, de Paris; par M. Millery, au nom de la Société lorraine de Psychologie appliquée et au nom de la Société d'Etudes psychiques de Nancy; le docteur Fauvel, professeur à l'Institut Coué, de Paris; M. Steinbrunner, vice-président de l'Association suisse des Amis de M. Coué, et Monamy, président du Cottage social de Pont-Saint-Vincent.

Et la plus belle récompense qui a suivi dans l'Au-Delà notre ami, dont nous regrettons le départ prématuré, c'est que tous s'inclinèrent sur sa tombe dans cette même pensée: celui-là fut un homme de bien.

Ad. W.

Jean BÉZIAT

Guérisseur d'un autre genre, Jean Béziat disparaît à quarante-huit ans, après avoir eu son heure de célébrité dans la grande presse, à cause de son retentissant procès contre un syndicat de médecins.

Il avait commencé par étudier les procédés des sourciers et les radiations terrestres, puis les radiations humaines et particulièrement les siennes. Expérimentant d'abord sur les végétaux, ensuite sur les êtres humains, il se découvrit des pouvoirs curatifs qu'il envisageait non comme dus à la suggestion, mais d'ordre fluidique.

Plus encore, il ne considérait pas en être la source première, mais faisait remonter celle-ci à la grande vie universelle cosmique et l'invocation qu'il faisait avant de soigner les malades était une véritable prière, un appel aux forces supérieures, au foyer divin, source de la vie, pour lui demander quelques étincelles supplémentaires; c'est l'idée orientale du Prana, souffle de vie que nous pouvons capter dans l'ambiance.

Nous eûmes le plaisir de voir Jean Béziat en juin 1925, à une conférence-démonstration à l'Institut de Psycho-Physique, et il donnait bien lui-même une impression de vie surabondante, l'impression d'un transmetteur puissant de courant vital.

Les partisans de l'explication de ses succès par la seule suggestion ne verront là qu'un élément suggestif de plus. Nous ne conclurons pas en faveur d'une thèse de préférence à l'autre. Pourquoi, du reste, choisir ? Les deux modes d'action curative, suggestion galvanisant les forces intérieures, ou transmission de forces extérieures à l'organisme, ne peuvent-ils exister tous deux ?

BIBLIOGRAPHIE

La Prédiction de l'Avenir, par *P.-E. Cornillier*. — Librairie *Félix Alcan*. — Un vol. in-16. — Prix : 9 fr.

P.-E. Cornillier, l'auteur de l'ouvrage si apprécié : *La Survivance de l'Ame et son Evolution après la Mort*, présente en ce petit volume une hypothèse explicative de la prédiction de l'avenir. Cette hypothèse, basée strictement sur ses expérimentations, est entièrement nouvelle et devra intéresser tous ceux — spiritualistes et matérialistes — qui se sont préoccupés du formidable problème. Les premiers y

trouveront, en effet, une explication rationnelle des diverses modalités du phénomène; les seconds un ensemble de faits positifs pour l'interprétation desquels ils auront à essayer les théories déterministes.

*
**

L'Occultisme et la Science, par *Charles Lancelin*. — Un fort volume in-8° de 680 pages. — Prix : 30 fr. — Editions *Jean Meyer*, rue Copernic, Paris.

Charles Lancelin est bien connu des occultistes et des psychistes, auprès de qui ses précédents ouvrages : *La Sorcellerie des Campagnes*, *La Trilogie de Satan*, *La Méthode de Dédoublement personnel*, *La Vie posthume* et nombre d'œuvres non moins importantes qui lui ont créé un nom enviable; mais, jusqu'à présent, il s'était tenu sur le terrain des sciences ressortissant à l'hermétisme.

Dans ce nouvel ouvrage, tout en demeurant sur ce même terrain de la sagesse antique, il aborde la science moderne, avec laquelle il établit une comparaison des plus suggestives. Il place les deux sciences en face l'une de l'autre et démontre que tout ce qu'il y a de vrai dans la science moderne lui provient de la haute science émanée des sanctuaires d'Egypte et il attaque vigoureusement l'esprit vaniteux et misonéiste qui anime ses représentants, lesquels, se fiant au soi-disant absolu de leur savoir, repoussent sans examen des faits et des questions où leur devoir primordial serait de porter la lumière.

*
**

Une Lueur dans la Nuit, pages de l'Au-Delà, par Mme *E. de B ..* — Editions *Jean Meyer*, 8, rue Copernic, Paris (16e). — Un vol. in-16. Prix : 6 fr.

Ce livre, dit l'auteur, lui a été entièrement dicté par son esprit familier François, et il est publié sans aucune modification. C'est donc un livre de communications spirites et, quelle que soit l'opinion que l'on ait de la source de ces informations, c'est un de ces livres qui font rêver; car si on veut écarter l'explication spirite d'une communication avec le monde invisible, la conclusion sera que le subconscient de Mme E. de B... est vraiment remarquable.

Beaucoup de pages à lire sur la Mort, l'Ame, le Spiritisme et la Science, l'Univers et ses fluides, les Médiums et la Destinée humaine.

*
**

Aux Chercheurs de bonne Volonté, par Mme *de W...*, chez *P. Leymarie*, 42, rue Saint-Jacques. — Brochure de 24 pages. — Prix : 0 fr. 50.

Quelques déductions logiques et rectifications d'ordre spirite, en réponse à des demandes d'éclaircissement de quelques lecteurs du précédent ouvrage de Mme de W... : *Ceux qui nous quittent*.

Réponses des interlocuteurs invisibles sur l'individualité, la réincarnation, l'évolution, le libre arbitre.

Le Gérant : **A. Westermann.**

NANCY. — IMP. NANCÉIENNE, 15, RUE DE LA PÉPINIÈRE.

Les Sociétaires sont priés de faire leurs achats dans les Maisons de premier ordre qui nous favorisent de leurs annonces et aident ainsi à la publication du " Bulletin ".

REVUES REÇUES EN ÉCHANGE DU "BULLETIN"

Annales du Spiritisme, rue Guesdon, 32, Rochefort.
Hygie, 17, rue Duguay-Trouin, Paris (VIe).
Le Mercure de France, 26, rue de Condé, Paris.
Psychica, 23, rue Lacroix, Paris (XVIIe).
Psychic Magazine, 23, rue Saint-Merri, Paris.
Revue Métapsychique, rue Niel, 89, Paris.
Revue Spirite, 8, rue Copernic, **Paris.**
La Rose Croix, 114, rue du Calvaire, Sirile-Noble (Nord).
La Vie d'Outre-Tombe, 8, rue des Biez, Liège.
Le Voile d'Isis, quai Saint-Michel, 11, Paris.
Revue Métapsychique belge, 54, avenue Hamoir, Bruxelles
Psychisme, 7, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.
L'Avenir spirite, 135, avenue Louis-Blanc, Amiens.
Psyché, 30, rue du Bac, Paris.
L'Aube nouvelle, 8, rue Saint-Augustin, Sidi-bel-Abbès (Oran).
La Pensée française, 1 et 3, quai du Chanoine-Wintcrer, Strasbourg.
Archives du Spiritisme mondial, 8, rue Copernic, Paris.
Métanoïa 7, rue des Aubépins, Lyon.
Penser et Agir, 13, rue Béranger, Paris (IIIe).
Le Sincériste, Waltwilder, par Bilsen (Belgique).